

PANÉGYRIQUE DU SAINTS MARTYRS JUVENTIN ET MAXIMIN MORTS SOUS JULIEN L'APOSTAT

AVANT-PROPOS

Cette homélie, comme on peut le voir par les premiers mots, fut prononcée peu de jours après celle de saint Babylas, et non le lendemain, ainsi qu'on l'a pensé d'après une traduction latine, qui rend le mot *πρωην* par *heri*, *hier*, tandis qu'il signifie *naguère*, *dernièrement*. Là-dessus les auteurs des Martyrologes ont mis au 25 janvier la fête de ces deux saints, le lendemain de celle de saint Babylas. Ce n'est pas dans les Ménologes grecs qu'ils ont puisé cette opinion; car, comme le remarque très bien Bollandus, il n'est fuit aucune mention des saints martyrs Juventin et Maximin dans les monuments de ce genre. C'est sur des autorités plus récentes, ajoute-t-il, qu'on s'est appuyé pour placer ainsi leur fête; et les expressions mêmes dont il se sert, ne permettent guère de douter qu'il n'ait voulu faire allusion à la traduction dont il s'agit. Théodoret parle de ces deux martyrs. (*Hist. eccl.* 3,14)

Ce n'est pas seulement par le début qu'on peut établir que l'homélie suivante est postérieure à celle sur saint Babylas; un autre mot, qui vient après l'exorde l'indique également d'une manière assez claire. L'orateur rappelle là qu'il a *dernièrement* entretenu ses auditeurs d'un prince impie, son contemporain, dont la haine contre la religion avait dépassé celle de tous ses prédécesseurs. Or, c'est dans l'homélie sur saint Babylas qu'il a surtout dépeint Julien l'apostat, évidemment désigné dans ces paroles. Il ne faut pas croire qu'il soit ici question du livre assez étendu qui traite du même saint. Ce n'est pas là un discours, une homélie qu'on ait pu prononcer en public, comme nous l'avons observé dans l'avant-propos qui la précède. C'est la première homélie sur saint Babylas qui est ainsi désignée, Quant à l'année où Chrysostome fit l'éloge des deux martyrs, impossible de la déterminer, ou même d'émettre là-dessus une conjecture plausible. Ce qu'on peut affirmer, c'est que cette homélie est de la même époque que celles sur Lazare.

PANÉGYRIQUE

1. Dernièrement, le bienheureux Babylas et les trois enfants nous réunissaient dans cette enceinte; aujourd'hui, deux pieux guerriers nous montrent l'armée du Christ sur le champ de bataille. Quatre martyrs triomphaient alors, deux triomphent aujourd'hui. Leur âge n'est pas égal, mais leur foi est la même; ils soutiennent des combats différents, mais avec une bravoure égale. Ceux-là appartiennent à la génération passée, ceux-ci ont été nos contemporains. C'est le propre du trésor de l'Eglise, que les perles qu'il renferme, nouvelles ou anciennes, aient toutes la même beauté. Le temps ne flétrit ni n'altère leur fraîcheur; la nature de leur brillant est d'être inaccessible à la rouille et à la vétusté. Les biens corporels ne résistent pas à l'action du temps et périssent à la longue : les vêtements s'usent, les maisons se renversent, l'or est consumé par la rouille; en un mot, tout ce qui appartient à la nature des biens sensibles dépérit chaque jour et finit par disparaître. Mais il en est autrement des trésors spirituels. Voyez les martyrs : ils conservent toujours la même vigueur, toujours la même fleur de jeunesse; toujours leur gloire rayonne du même éclat. C'est parce que vous le savez très bien, qu'on ne voit pas de différence dans votre culte envers les saints qui vécurent autrefois et ceux qui sont plus rapprochés de nous; vous les honorez, vous les fêtez tous avec le même empressement, le même amour et la même tendresse. Peu vous importe l'époque où ils ont paru; ce qui vous intéresse, ce que vous cherchez en eux, c'est cette force d'âme, cette piété, cette foi invincible, ce zèle ardent et infatigable, toutes les vertus enfin, qui distinguèrent les saints dont la fête nous réunit aujourd'hui. Ils étaient, en effet, tellement embrasés de l'amour divin, qu'ils obtinrent la couronne du martyr sans avoir vu la persécution : pour eux, les trophées précédèrent le combat; la victoire n'attendit pas que la guerre eût été déclarée; sans descendre dans la lice, ils remportèrent le prix. Comment cela ? Je vais vous le dire; mais permettez que je reprenne mon sujet d'un peu plus haut. Notre génération a vu un empereur qui a surpassé en impiété tous ceux qui ont occupé le trône avant lui; j'ai déjà eu occasion de vous en parler. Voir que le sang des martyrs ne fait qu'ajouter à l'éclat de nos triomphes, et que c'est là ce qui fait courir à la mort pour demeurer fidèles à leur foi, non seulement les hommes dans la force de l'âge, mais encore les enfants, les jeunes vierges, en un mot, les chrétiens de tout âge et de tout sexe, était pour lui un chagrin cruel; et il ne voulait pas cependant nous déclarer ouvertement la guerre; car il se disait à lui : Tous voleront au martyr comme les abeilles s'envolent vers leurs ruches. Et cela, il ne l'avait point appris à une école autre que celle de ses propres aïeux.

Les tyran, en effet, n'ont pas cessé de persécuter l'Eglise, ni les peuples de se soulever contre nous, même lorsque la religion n'était encore qu'une faible étincelle, étincelle toutefois qu'ils n'ont pu éteindre ni détruire, mais qui a brillé sur leur propre destruction. Elle allait croissant tous les jours, s'élevant dans les airs et envahissant de toute part l'univers entier, pendant que les chrétiens périssaient par milliers sous la hache, dans les flammes, sur les gibets, précipités dans les eaux, jetés aux bêtes féroces. Ils marchaient sur les charbons ardents comme sur une terre humide et fraîche; la mer avec ses flots était pour eux comme une prairie; ils couraient au glaive comme à un diadème et à une couronne; ils étaient tellement au-dessus de tous les tourments, qu'ils les supportaient non seulement sans craindre et sans faiblir, mais encore avec joie et avec délices. Comme les plantes croissent davantage si elles sont arrosées, de même notre foi, dès qu'elle est attaquée, devient plus florissante; elle puise dans les persécutions un plus grand accroissement; et la fertilité des jardins qu'arrosent d'abondantes eaux, n'est pas comparable à la fécondité de l'Eglise, arrosée du sang des martyrs. Le tyran, qui connaissait toutes ces choses et d'autres encore, redoutait d'engager ouvertement la lutte contre nous. Gardons-nous bien, se disait-il, de leur fournir l'occasion de multiplier leurs trophées, de remporter victoires sur victoires et d'ajouter sans cesse à leurs couronnes. Que fera-t-il donc ? Voyez, je vous prie, sa méchanceté. Il porte un édit qui ordonne à tous les médecins, militaires, maîtres de philosophie ou d'éloquence, d'abjurer la foi chrétienne ou de renoncer à leur profession. C'est ainsi qu'il nous attaque et nous jette ses traits de loin, en plaçant les chrétiens dans l'alternative, ou d'être vaincus d'une manière ridicule en renonçant à la foi, puisqu'ils la sacrifiaient à un peu d'argent, ou de ne remporter qu'une victoire peu honorable en demeurant fidèles, puisqu'il n'y a rien de grand, en effet, à compter pour peu un art ou une profession, quand il s'agit de garder sa foi. Il ne s'arrête pas là : s'il y en avait qui, sous les règnes précédents, lorsque les empereurs donnaient l'exemple de la piété, eussent ou détruit quelque temple païen, ou renversé quelque autel, ou enlevé quelque ornement sacré, ou fait toute autre chose de cette nature, ils étaient traînés devant les tribunaux et aussitôt mis à mort, et non pas seulement les auteurs du délit, mais aussi

ceux qui étaient dénoncés comme tels. Il inventait une infinité d'autres prétextes d'accusation, au point qu'il n'y avait pas un homme chrétien dont la vie ne fût menacée, Le but de toutes ces manœuvres, le voici : avilir la couronne du martyr, et, tout en faisant couler à flots le sang des chrétiens, dérober à tous les yeux l'éclat de leur triomphe. Mais il n'avancait pas pour cela davantage; car, ni ses calculs, ni toute sa méchanceté ne pouvaient rien contre ses victimes dans le jugement incorruptible qui devait leur décerner au ciel la couronne des vainqueurs.

2. Pendant que les choses étaient ainsi et que l'empereur, brûlant toujours de nous déclarer la guerre, ne pouvait s'y déterminer néanmoins, de peur d'être vaincu, eut lieu un banquet militaire, où se trouvaient les deux martyrs que nous honorons aujourd'hui. Comme il arrive en de telles occasions, on parla beaucoup et de beaucoup de choses; chaque groupe suivait son thème; Juventin et Maximin déploraient les malheurs présents et faisaient l'apologie du passé. – A quoi bon vivre plus longtemps, à quoi bon l'air et la lumière des cieux, quand on voit les lois les plus sacrées foulées aux pieds, la religion outragée, le Maître de toutes les créatures devenu un objet de mépris ? Tout est infecté par l'odeur et la fumée des sacrifices impurs, qui couvrent toute la terre; nous ne pouvons pas même respirer un air qui ne soit corrompu. – Ne passez pas, mes frères, sur ces paroles de nos deux saints, sans remarquer la circonstance où elles étaient proférées, et quelle foi elles révélaient en eux. Car, si dans une réunion de ce genre, toute composée d'hommes de guerre, où règnent l'intempérance et l'ivresse, où l'on fait assaut de prodigalité, où c'est à qui fera le plus d'excès, à qui extravaguera davantage, ils gémissaient ainsi et versaient des larmes, que devait-ce être, dans leur intérieur, lorsqu'ils s'entretenaient seul à seul ? Quels devaient être dans le jeûne et la prière ces hommes qui, dans les plaisirs mêmes, alors qu'ils devaient naturellement se contraindre, témoignaient des sentiments si apostoliques ? La chute des uns leur faisait verser des larmes, l'impiété des autres les remplissait d'une sainte indignation. L'infirmité de leurs frères leur ôtait le sentiment de leur propre vigueur : ils gémissaient, ils pleuraient sur les maux dont ils étaient témoins; comme si le monde entier eût été placé sous leur tutelle. Cependant leurs propos ne demeurèrent pas ignorés : un vil adulateur, leur compagnon d'armes, et qui avait été du nombre des convives, pour faire preuve d'attachement à l'empereur, dénonça tous ce qu'ils avaient dit. Le tyran avait là une occasion comme il en désirait : s'emparant d'un prétexte qui pouvait enlever à nos deux saints l'honneur du martyr, il les accuse, sur les propos qu'ils ont tenus, d'avoir aspiré au souverain pouvoir, fait prononcer la confiscation de tous leurs biens, et ordonne qu'ils soient jetés nus en prison. Entendez comment à cette sentence éclatent leur joie et leur fierté : Que nous font les richesses, s'écrient-ils, que nous font les vêtements précieux ? S'il faut, pour garder la fidélité au Christ, dépouiller jusqu'à ce vêtement de chair, nous ne chercherons pas à le défendre, nous le donnerons volontiers. Déjà les sceaux sont apposés à leur demeure; et bientôt le fisc a fait sa proie de tout ce qu'ils possédaient.

Les individus qui ont résolu d'aller chercher une autre patrie sur une terre lointaine, s'y font ordinairement précéder de tout leur avoir, qu'ils ont eu soin de convertir en espèces; c'est ce que nous voyons également ici : Juventin et Maximin, à la veille d'émigrer de la terre au ciel, s'y font précéder de toutes leurs richesses; et ce sont leurs ennemis eux-mêmes qui se chargent de l'envoi. En effet, ce ne sont pas seulement les biens donnés en aumônes qui sont transportés dans le ciel; ceux que nous ravissent les ennemis de la foi et les persécuteurs de la vertu, y seront aussi notre trésor. Et pour que vous sachiez bien qu'il en est de ces derniers comme des autres, écoutez ces paroles de l'Apôtre : «Lorsqu'on vous a dépouillés de vos richesses, vous l'avez souffert avec joie, sachant qu'elles vous attendent dans le ciel, dans un état plus excellent et à jamais impérissable.» (Heb 10,34) Aussitôt qu'ils furent incarcérés, toute la ville accourut pour les voir. L'intimidation et la menace étaient partout; on s'exposait aux plus grands dangers en les approchant ou en communiquant avec eux par parole ou par écrit; mais la crainte de Dieu renversa tous ces obstacles; et nos martyrs purent encore faire des martyrs parmi leurs nombreux visiteurs, qui puisaient dans leur société le mépris de la vie présente : les chrétiens venaient en foule passer avec eux les nuits entières dans la récitation des psaumes et dans des entretiens spirituels. Leur prison devint ainsi une église, quand toutes les églises étaient fermées; et leurs compagnons de captivité, aussi bien que ceux qui venaient du dehors, trouvaient dans leur patience et dans leur foi les meilleures leçons de sagesse et de vertu. Nouvel et plus grand embarras pour le tyran, quand il apprit le résultat de ses rigueurs. Recourant alors à la ruse, et espérant lasser le courage de nos deux athlètes, il employa pour y réussir quelques hommes perdus de mœurs, qui se livraient aux pratiques de la magie. Ils commencèrent par être très assidus auprès des illustres prisonniers; puis, quand

ils pouvaient les entretenir sans témoins, comme s'ils eussent obéi à leur inspiration, et en se gardant bien de dire par qui ils avaient été envoyés, ils les engageaient à renoncer au Dieu des chrétiens pour embrasser la religion de l'empire. C'est là, leur disaient-ils, le moyen non seulement d'échapper au danger qui vous menace, mais aussi d'apaiser la colère de l'empereur, et dès lors de vous élever aux honneurs et aux premiers grades dans l'armée. N'en voyez-vous pas en effet, qui étaient dans vos rangs et qui ont fait ce que nous vous disons ?

C'est pour cela même que nous resterons fermes, répondaient Juventin et Maximin, afin de nous offrir en holocauste pour leur apostasie. Nous avons un Maître plein de miséricorde, qu'une seule victime immolée sur ses autels réconcilie tous les jours avec le monde entier. Comme les trois jeunes Hébreux s'écriaient autrefois : « Nous n'avons en ces jours, Seigneur, ni roi, ni prophète, ni chef, ni holocauste, ni sacrifice, ni lieu pour vous offrir nos prémices, afin que nous puissions trouver grâce devant vous; mais vous agréerez l'hommage de nos cœurs contrits, de notre âme humiliée; » (Dan 3,38-39); de même, en voyant les autels renversés, les temples fermés, les prêtres bannis, les fidèles chassés de leurs demeures, nos martyrs ne cessaient de s'offrir pour tous au Seigneur, soupirant après le jour où ils quitteraient la milice, les légions de la terre, pour aller s'unir aux chœurs des anges dans le ciel. Quand même nous ne mourrions pas maintenant, disaient-ils, il nous faut bien mourir un peu plus tard, et subir alors le sort qui nous menace aujourd'hui. Il est plus beau de se sacrifier pour le Dieu des anges, que pour un homme qui méprise Dieu et ses anges; il est plus avantageux de combattre pour la patrie qui nous attend au-dessus de tous les mondes, que pour celle d'ici-bas, que foulent nos pieds. Celui qui meurt en servant un roi de la terre, n'en recevra pas une récompense digne de son dévouement : quel homme, en effet, pourrait faire bénéficier de ses faveurs celui qui n'est plus ? Ah voyez plutôt : souvent ce brave n'est pas même jugé digne d'un tombeau, et son cadavre gît abandonné à la voracité des chiens. Mais nous, si nous mourons pour le Roi du ciel, nous reprendrons notre corps, devenu plus brillant de jeunesse et de beauté; nous revivrons dans la splendeur et dans la gloire; nos travaux seront bien plus magnifiquement récompensés; nos fronts seront ornés de couronnes immortelles. Revêtons donc l'armure de la foi. Nous n'avons besoin ni d'arcs, ni de flèches, ni d'autre arme matérielle quelconque : la parole suppléera à toutes. La bouche des saints, en effet, est comme un carquois d'où partent des traits qui vont frapper à coups redoublés la tête du dragon infernal.

3. Ces réponses étaient fidèlement transmises à l'empereur, qui, sans se décourager, essayait toujours par le ministère de ses agents de nouveaux moyens de séduction. Fidèle à son plan, cet homme dissimulé, plein d'astuce, de sagesse même pour faire le mal, se proposait, dans le cas où les deux prisonniers viendraient à faiblir, de les produire en public, et là d'obtenir qu'ils finissent par sacrifier aux idoles, Si, au contraire, ils persévéraient dans leur résistance et montraient la même ardeur pour la lutte, il devait leur faire trancher la tête, comme coupables d'avoir aspiré au souverain pouvoir, afin que ces faits se rattachant à leur victoire ne fussent point divulgués. Mais celui qui dévoile les secrets les plus profonds ne permet pas que ces machinations et ces embûches restassent ignorées. Comme, autrefois, cette femme égyptienne, en sollicitant Joseph dans le secret de sa demeure et loin de tous les yeux, croyait assurément que jamais homme ne connaîtrait son crime, et ne put néanmoins se cacher non seulement à cet œil que le sommeil ne ferme jamais, mais pas même aux yeux de la postérité, puisqu'on répète partout aujourd'hui ce qu'elle dit, sans témoin, au jeune Israélite; de même le tyran espérait que tout ce qu'il avait tenté dans la prison au moyen de ses vils affidés demeurerait caché; mais il se trompa également : tous apprennent maintenant ses tentatives insidieuses, en même temps que la victorieuse résistance de nos martyrs. Cependant un temps considérable s'était écoulé; et comme les délais, au lieu d'abattre leur courage, l'excitaient au contraire, et augmentaient le nombre de leurs imitateurs, il ordonna enfin qu'ils fussent emmenés, au milieu de la nuit, sur le lieu où les criminels étaient mis à mort. Bientôt, en effet, on les retirait de la prison à la faveur des ténèbres, et ces deux flambeaux de la religion s'éteignaient sous la main du bourreau. Leurs têtes étaient tombées; mais elles étaient alors encore plus redoutables au démon, que quand elles avaient l'arme de la parole : telle, autrefois, la tête de Jean-Baptiste inspirait moins de terreur, quand elle tonnait contre un prince incestueux, que lorsqu'elle reposait muette sur un plateau. En apprenant l'exécution de nos bienheureux, plusieurs chrétiens, sans tenir compte du danger auquel ils exposaient leur vie, se mirent à la recherche des victimes, et enlevèrent ces précieuses dépouilles, étant en quelque sorte martyrs même de leur vivant; car s'ils ne devaient point trouver la mort dans leur entreprise, ils l'avaient du moins acceptée en tentant de l'exécuter. Ceux qui assistèrent à ces saintes funérailles, et qui eurent le bonheur de voir les

corps encore saignants de nos martyrs, disent que, lorsqu'ils étaient étendus l'un à côté de l'autre, avant d'être ensevelis, leur visage était resplendissant de beauté, comme autrefois, selon le rapport de saint Luc, celui d'Etienne, au moment où il allait prier pour les Juifs, et qu'il n'y en eut aucun parmi eux qui ne se sentit saisi d'une sainte horreur. Hors d'eux-mêmes, à la vue de ce spectacle, tous redisaient à haute voix ces paroles du roi prophète : «Après avoir été unis durant leur vie, ils n'ont point été séparés à la mort.» (II R 1,23)

Ils ont, en effet, confessé ensemble la foi de Jésus Christ, demeuré ensemble dans la prison, marché ensemble au supplice; leurs têtes sont tombées à la fois, et la même urne renferme leurs corps, comme aussi un même tabernacle les recevra dans le ciel, lorsqu'ils revivront à une gloire immortelle. C'est avec raison qu'on leur donne les noms de colonnes, de forts, de tours, de flambeaux, de taureaux : ils soutiennent l'Église, comme des colonnes, la protègent comme des tours, la défendent contre toute surprise comme des forts avancés, tenant ainsi dans une sécurité parfaite tous ceux qui vivent dans son sein. Comme des flambeaux, ils ont dissipé les ténèbres de l'impiété; comme des taureaux, enfin, ils ont courbé sous le joug suave du Seigneur leur corps et leur âme, et l'ont porté avec une égale vigueur. Venons donc souvent leur offrir l'hommage de notre piété; approchons de leur tombeau, et, dans les sentiments d'une vive foi, baisons leurs saintes reliques, certains de trouver dans ce contact une vertu céleste. Comme de braves soldats parlent avec confiance à leur souverain, quand ils peuvent lui montrer les blessures qu'ils ont reçues en combattant pour sa gloire; de même nos deux saints, quand ils se présentent devant le Roi du ciel, portant dans les mains leur tête, qu'ils ont donnée pour son nom, peuvent obtenir de lui tout ce qu'ils demandent. Oui, venons dans ce sanctuaire avec une grande confiance et un saint empressement : nous y trouverons dans la vue des tombeaux de nos martyrs, dans le souvenir de leurs combats, dans tous les objets qui s'y offrent à nos regards, de nombreux et puissants secours, à l'aide desquels nous pourrons traverser heureusement cette mer de la vie, en demeurant toujours fidèles au Seigneur, entrer au port avec toutes nos richesses spirituelles, parvenir enfin au royaume des cieux par la grâce et la miséricorde divine de notre Seigneur Jésus Christ, avec qui gloire, puissance, honneur et adoration soient au Père et au saint Esprit dans les siècles des siècles. Amen.